

Chers Amis,

En ce 11 novembre 2022 nous voici réunis pour commémorer, comme chaque année, l'armistice de la première guerre mondiale et l'arrêt des hostilités de ce conflit qui ensanglanta le monde et plongea l'Europe dans une période terrible dont elle mit presque un siècle à sortir.

En ce 11 novembre, comme chaque année, nous nous souvenons du sang versé, des sacrifices infinis qui furent ceux des Français morts pour la Patrie, des verriérois qui donnèrent leur vie et de tous ceux qui connurent l'horreur d'un front qui leur laissa des traces indélébiles lorsqu'ils ne souffrirent pas, leur vie durant, des séquelles physiques et psychologiques qui accompagnèrent tant d'entre eux.

Depuis la loi du 28 février 2012, le 11 novembre, jour anniversaire de l'armistice de 1918 et de commémoration annuelle de la victoire et de la Paix, il est rendu hommage à tous les morts pour la France. Tous nos compatriotes qui acceptèrent de mourir pour la Patrie, lors des conflits mondiaux, lors des guerres d'Indochine ou d'Algérie, plus près de nous lors des différentes opérations extérieures menées par notre armée.

Tous doivent être évoqués, honorés, rassemblés dans un commun hommage. Leurs sacrifices les distinguent, leurs sacrifices nous instruisent et nous obligent.

Certains peuvent penser que le 11 novembre n'appartient qu'à l'histoire, ils se trompent !

Cette date appartient au présent, elle appartient à l'avenir, elle nous constitue car elle est l'un des marqueurs de notre identité.

Si le visage des poilus s'éloigne dans la brume, si les photos de ces éternels jeunes hommes jaunissent de plus en plus, nombreux sont encore ceux qui les conurent, leurs enfants, leurs petits-enfants, plus souvent, sont toujours avec nous.

Au-delà, chacune de nos familles, d'une manière plus ou moins assurée, est la dépositaire de cette mémoire partagée.

La première guerre mondiale qui pris fin le 11 novembre 1918 a été le douloureux creuset dans lequel une société s'est fondue pour qu'en sorte une nouvelle dont nous sommes issus.

La première Guerre mondiale a marqué, après plus d'un siècle de déchirements et de tourments, de soubresauts douloureux et parfois sanglants, la possibilité en France de réaliser une « Union sacrée ». Même si les débuts furent laborieux, elle scella dans un pacte renouvelé la commune destinée des Français, « laïcs » ou « cléricaux », des villes et des campagnes, de toutes classes et de toutes sensibilités : oui il y eu bien une Union sacrée et, dans l'épreuve, tout un peuple rassemblé éprouva son unité.

On connaît désormais bien les mécanismes qui conduisirent à la guerre. On sait qu'il aurait été possible de les enrayer. Il n'est pas ici question de refaire l'histoire mais de nous rappeler que, s'il faut à chacun de nos concitoyens être prêt à consentir aux sacrifices que la Nation lui réclame, il faut aussi, ô combien, faire tout ce qui est possible, chacun à sa place, individuellement et collectivement, toujours, y compris ici et maintenant, pour que le bellicisme s'éloigne et que la paix l'emporte. La paix dans l'honneur et la dignité, la paix dans le Droit et la force.

La première guerre mondiale a été pour une large part rendue possible par la peur. Peur des Etats de perdre leur rang, peur de la place que prenait l'Allemagne chez nous, peur de l'encerclement pour nos voisins allemands. Entre eux et nous la

confrontation, rendue plus douloureuse depuis la perte de l'Alsace et de la Lorraine après la guerre de 1870, était partout, dans tous les domaines. Ainsi qu'a pu l'écrire Marc Ferro « *L'antagonisme franco-allemand puisait sa force dans l'idée de revanche et le retour à la mère patrie des provinces perdues de l'Est* » tandis que « *la rivalité franco-allemande se retrouvait à tous les niveaux : expansion coloniale, exportation de produits, conquête de marchés financiers* ».

Rivalités, peurs, envie, esprit de revanche, trop grande estime de ses propres forces et de celles de ses alliés, aveuglement sur celles de ses possibles adversaires... oubli de ce que la guerre peut impliquer de souffrance, oubli de tout ce qui rassemble les ennemis putatifs.

Comment ne pas percevoir que ces errements sont encore si dramatiquement présents au jour où nous parlons et alors que les échos des combats sur le continent européen parviennent à nouveau jusqu'à nous.

Ce 11 novembre 2022 est anniversaire de la fin d'un conflit qui déchira l'Europe. Comme il est douloureux de souligner qu'il est célébré alors qu'un nouveau conflit ensanglante à nouveau notre continent.

Toute guerre est une épreuve non seulement pour ceux qui la font mais aussi pour ceux qui la subissent. Particulièrement pour les non combattants, pour les civils qui sont exposés, désarmés, impuissants et fragiles... Je me souviens d'avoir, enfant alors, entendu en frémissant évoquer les « prussiens » qui vinrent jusqu'ici en 1870. Nous savons le prix que payèrent les populations qui durent subir sur le sol de leurs campagnes les effets de la guerre. Nous savons ce que furent les occupations...

La première guerre mondiale fut le cadre de bien des exactions et l'on peut se demander s'il n'est pas temps, de donner très largement tout son sens à l'expression « morts pour la France ». On peut mourir pour son pays de deux

manières. En consentant à la possibilité de recevoir la mort dans le cadre de ses combats, de sa mission. A la manière de ces héros dont les noms sont gravés sur le monument aux morts et inscrits sur le parchemin sous la stèle d'Honoré d'Estienne d'Orves, figure exemplaire du sacrifice fait par celui qui accepte de mourir pour la France.

Mais à côté de ces héros il en est bien d'autres qui sont morts pour la France. Qui sont morts à la place de la France, qui sont morts parce que, Français ou non, ils étaient là où les assaillants ont cherché à blesser notre pays. Celui qui meurt sous les bombes aveugles, celui qui est exécuté parce qu'il est assimilé à un pays qu'il s'agit pour des criminels d'annihiler jusque dans le corps des civils, au mépris des conventions internationales et des règles de la guerre elle-même... celui-là oui, meurt pour la patrie et avec lui c'est un peu d'elle qui meurt aussi.

Comment, à l'heure où nous devons commémorer nos morts, leur victoire et la paix, ne pas songer avec effroi aux charniers découverts en Ukraine, à ces civils exposés aux bombardements, à l'obscurité, à la faim, au froid, à la mort. Comment, alors que nous avons l'honneur d'accueillir dans notre villes quelques familles ukrainiennes ne pas nous souvenir des réfugiés qui suivirent le même et douloureux chemin sur notre sol, au long de la première puis de la seconde guerre, hier.

Que les mots d'Albert de Mun en 1914 semblent encore actuels « *partout c'est comme aux premiers âges de notre histoire, la marche des Barbares qui passe, avec le fer et la flamme, le crime sans excuse, et la bestiale destruction* ». Si les exactions ne furent pas systématiques, elles furent trop nombreuses pour n'être imputées qu'à la fatalité. La destruction liée au bombardement des villes, le souvenir de Reims est resté très vivace, connu pendant la première guerre mondiale une ampleur jusqu'alors inédite.

Il y eut aussi, on l'oublie parfois, une occupation avec ses inévitables faits de prédation, notamment dans les Ardennes et dans le Nord et une véritable politique de déportation des populations civiles. Déjà aussi, la première guerre mondiale connut ces faits de résistance, notamment avec l'engagement de femmes remarquables, qui en annonçaient d'autres. Combien le vertige peut nous saisir...

Bombardements, destruction, prédation, occupation, morts... hier, aujourd'hui encore !

Choisissant, cette année, d'associer, en ce jour singulier, la mémoire des victimes civiles à celle des soldats, je ne peux pas ne pas mentionner ce génocide perpétré à l'encontre des Arméniens en plein cœur de la guerre. L'année 1915 marque un tournant dans l'histoire de l'humanité. Dès 1895 Jaurès l'avait dit, « Il faut sauver les Arméniens » ; on rapporte qu'Hitler, à la veille de commettre l'inexpiable, interrogea ses généraux : « Qui se souvient des arméniens » ? Le silence, l'insouciance, l'indifférence ont contribué à rendre possible ce qui n'aurait jamais dû advenir.

Nous devons nous souvenir, oui, de ceux qui combattirent comme de ceux qui ne furent que les innocentes victimes de régimes ou de décisions criminelles.

La victoire que nous commémorons aujourd'hui est arrivée bien tard, elle n'effacera pas les atrocités commises.

Ces atrocités, n'en doutons pas, ont été telles qu'elles ont contaminé le siècle tout entier. Dans une certaine mesure nos générations, mêmes les plus jeunes, en sont encore marquées.

Est-ce à dire qu'il faut désespérer ?

Le fait que l'armistice ait finalement été davantage une pause – de quelques années folles - dans la guerre qu'une véritable paix, le fait qu'aujourd'hui à nouveau des combats fassent rage en renouant avec des pratiques que l'on croyait bannies de notre continent... Ceci doit-il tout emporter ? Assurément non !

Nous nous retrouvons ici, sur cette place qui porte le nom de Charles de Gaulle, combattant de la première guerre mondiale, incarnation de l'esprit de résistance et vainqueur de la seconde, devant la statue d'Honoré d'Estienne d'Orves, soldat, héros de la résistance et apôtre - même dans la mort - de la réconciliation, voilà qui est déjà pour nous plus qu'un message.

Si nous devons nous rappeler ce qu'il y eut d'héroïque et de terrible dans les conflits, la nécessité du sacrifice de ceux qui acceptèrent de tout donner, même leur vie, de ceux qui l'acceptent encore, nous devons aussi nous souvenir que certaines armes sont plus puissantes que les obus.

Ces armes qui nous sont offertes largement sont l'amitié, la bonne volonté, la culture, la bonne foi, l'ouverture, le sens de l'autre, l'oubli de soi, la rencontre... elles ne se fabriquent pas dans des usines, ne coûtent pas d'argent, consomment peu – même si elles peuvent consumer –.

Ces armes, des hommes qui avaient devant les yeux les horreurs des guerres les ont forgées. Franz Stock dont la mémoire est indissociable de celle d'Honoré d'Estienne d'Orves l'avait magnifiquement incarné dans l'entre-deux guerres.

Après-guerre ces armes ont été à l'origine de la création des jumelages pour ancrer la paix entre nos peuples dans le cœur même de nos communes.

Il a un peu plus de cinquante ans Verrières a décidé de se jumeler avec une ville allemande : Hovelhof. Des enfants des combattants de la première guerre mondiale, ayant vécu la seconde, ont fait le choix délibéré de l'amitié et de la fraternité.

Depuis cinquante ans notre ville, ses enfants, ses familles, vit au rythme des échanges des rencontres.

Là-bas comme ici des hommes et des femmes de bonne volonté construisent avec joie cette Europe qui nous semblait relever de l'évidence et dont nous apprenons, hélas, qu'elle est toujours à construire.

Le Conseil Municipal de Verrières a voulu marquer d'un geste symbolique cet anniversaire, cette amitié.

Alors que nos amis d'Hovelhof viendront nous apporter un arbre de mai – comme celui qui orne la place centrale de leur ville-, pour être dans notre ville le symbole de notre amitié, nous avons, pour notre part, demandé à Christophe Rouleau un artiste Verriérois, de bien vouloir réaliser une œuvre qui représente cette amitié.

Nous avons fait fondre deux exemplaires de cette statue originale pour que, là-bas et ici, elles marquent dans le temps l'amitié qui nous unit, français et allemands.

Ces deux silhouettes qui se tiennent par la main évoquent bien sûr un passage important de notre histoire commune. Verriérois, amis de Hovelhof, regardez bien chacun de ces visages, il y en a un qui est le vôtre !

Au cœur de la commémoration du 11 novembre, nous avons le privilège de poser ce geste fort et durable en nous rappelant que le fruit de la victoire doit être la paix. Cette paix qui est infiniment plus que l'absence de guerre.

Nous allons dévoiler successivement la plaque qui rappelle, au pied du monument aux morts, la Grande Guerre puis la statue de l'amitié franco-allemande.

Elle se trouve sur cette place, juste à côté de celle en hommage à Honoré d'Estienne d'Orves. Je crois que cette proximité lui aurait plu. Elle se veut, en tout cas, fidèle à ce qu'il fut.

Je vous remercie.